Renaud Lestrade

Usage des sources poétiques classiques et perspectives «théologiques» dans l'*Heptateuchos* de Cyprien le Gaulois (V^e s.)

L'*Heptateuchos* est une paraphrase en hexamètres virgiliens des sept premiers livres de l'Ancien Testament, probablement écrite au début du V^e s. par un auteur non déterminé conventionnellement dénommé «Cyprianus Gallus»,¹ et que nous appellerons ici «Cyprien» par commodité d'expression.

Tous les lecteurs de ce long poème (5262 vers) ont été frappés par sa sobriété, comparé aux réécritures bibliques des V^e-VI^e siècles : pas de déclaration d'intention liminaire, pas de notations exégétiques, d'arguments théologiques saillants ni même d'exhortations morales.

Les visées de l'œuvre comme le type de lecture de la matière biblique qu'elle est supposée véhiculer restent donc relativement obscures, et l'absence de tout projet explicite de la part de l'auteur du texte contraint à en chercher la *ratio* dans le fonctionnement interne.

À ce titre, l'étude du traitement du contenu narratif a déjà donné des éclaircissements, montrant comment le poète s'applique à éliminer les doublons et contradictions présents dans le texte biblique afin de produire un récit cohérent et rationalisé, quitte parfois à prendre la liberté d'inventer des motifs par nécessité dramatique² ; de façon complémentaire, il donc a paru intéressant d'examiner plus particulièrement la couche ornementale de cette poésie néoclassique, en analysant la nature des emprunts poétiques, ce qui semble motiver leur emploi, et le type de rapport intertextuel que les fragments importés entretiennent éventuellement avec leur contexte d'origine, comme on le ferait en somme pour étudier un centon, forme littéraire qui partage avec l'*Heptateuchos*, outre une intention manifeste d'«illustration» de la matière biblique, une forte dépendance à des monuments littéraires antérieurs comme une éthique d'effacement de l'auteur.

¹ La tradition manuscrite directe crédite Juvenius ou un «Cyprianus» que la première édition partielle de l'*Heptateuchos* (les 165 premiers vers du *Liber geneseos*, par G. Morel, Paris 1560) identifia à saint Cyprien de Carthage ; une source indirecte crédite Tertullien. La dénomination «Cyprianus Gallus» est due à R. Peiper, pour son édition du *CSEL* en 1891, voir Peiper (1891) xxiv-xxix.

² Voir Roberts (1985) 116 pour une analyse de la méthode, et Cutino (2016) 116–123, pour une étude de la réécriture du récit de la Chute.

Il a donc été procédé à un relevé des emprunts au corpus classique dans la réécriture du livre de la Genèse par Cyprien, qu'on a tâché de classer en fonction de leur type d'usage dans le texte d'arrivée.³

1 Chevilles métriques

Le première catégorie donne à voir trois cas qui relèvent d'un «psittacisme virgilien» endémique dans la poésie latine postclassique, et dont le *Centon* de Proba est la manifestation la plus aigue. La forme du centon connaît une réévaluation relativement récente, qui s'appuie sur la conviction que ces œuvres sont le lieu d'un jeu intertextuel subtil qui échappait jusqu'à présent aux lecteurs. Pour valider ou infirmer cette théorie, il importe donc d'une part de déterminer dans quelle mesure le contexte d'origine des emprunts est présent à l'esprit du centoniste, et dans quelle mesure il s'attend à voir ce contexte présent à l'esprit du lecteur ; d'autre part, de montrer que les rapprochements des contextes de départ et d'arrivée produisent des convergences ou des collisions signifiantes. Ainsi l'étude récente du centon de Proba de par M. Bazil,⁴ qui oppose une «imitation analogique» à une «imitation contrastive», suppose l'existence de ce type de jeu érudit, et c'est l'un des objectifs de cette étude que de déterminer si ce type de lecture peut éclairer celle que nous faisons de l'*Heptateuchos*.

Ainsi, pour commencer par les contre-exemples, voyons d'abord des cas pour lesquels on n'a trouvé ni apport sémantique ou argumentatif, ni jeu décelable avec le contexte d'origine des emprunts ; ils portent seulement la simple valeur épictique du verbe cadencé ; ce seraient les intertextes de degré zéro, si l'on veut.

Le premier exemple,

Ne trepidate simul licitos praecerpere fructus⁵

donne ainsi à voir la réminiscence d'un simple patron rythmique appelé par l'incipit fort *ne trepidate* ; dans les deux contextes, il s'agit de mots prononcés par un être divin, mais il est difficile de trouver une analogie entre des situations montrant d'une part Vénus au secours des Troyens dans l'*Énéide*, et d'autre part la mise en garde du premier couple par le Seigneur ; le verbe *trepidare* ne semble même pas employé dans la même acception, plutôt «s'empresser» chez Virgile et «craindre» chez Cyprien.

³ La relégation des deux autres grandes strates d'inspiration poétique de l'*Heptateuchos*, l'épopée flavienne et la poésie chrétienne de ses quasi contemporains Prudence ou Paulin de Nole relève de la limitation arbitraire du corpus d'étude.

⁴ Bazil (2009).

⁵ Cypr. Gall. *gen.* 66 pour *Gn.* 2.16, cf. *Aen.* IX.114 : **Ne trepidate** meas, Teucri, defendere naues.

L'exemple suivant,

[...] libera tellus
uisa aperire procul montes ac uoluere fumum⁶

montre une reprise de tout un vers avec davantage d'opportunité narrative au premier abord (les deux exemples concernent une terre aperçue au loin depuis le large), mais sans qu'il y ait possibilité d'envisager un jeu intertextuel avec le contexte d'origine de l'extrait : la mise en relation de la fin de l'errance de Noé et de l'approche des Strophades infestées par les harpies dans l'*Énéide* ne produit, là encore, pas d'effet de sens décelable.

De même encore au vers 326,

atque memor uoti adolet dum altaria flammis⁷

avec la reprise du syntagme *adolet dum altaria flammis* : nous trouvons là un contexte d'origine qui constitue une scène très frappante visuellement (la chevelure de Lavinia prend feu pendant la célébration d'un sacrifice), et dont rien n'est applicable au contexte d'arrivée, qui présente une action de grâce de Noé après qu'il vient de toucher terre.

Nous aurions pu ici multiplier les exemples similaires, mais il paraîtrait oiseux de gloser davantage ce qui apparaît comme des traces de l'aspect le plus artisanal de la composition poétique, activité parfois assimilée par les anciens au travail du charpentier ou du constructeur naval ; réduit à sa dimension technique, elle pouvait être décrite comme un processus d'assemblage d'unités métriques et narratives, qui pouvaient en cas de besoin être calées ou calfatées avec *cola*, des clausules et des *iuncturae* d'emprunt : *pangere uersus*, disaient Ennius et Lucrèce.⁸

2 Formules épiques

Examinons à présent les éléments qui justifiaient le classement du poème dans la catégorie aujourd'hui moins usitée d'« épopée biblique » : il s'agit d'une phraséologie, d'un répertoire de « formules », c'est-à-dire d'expressions fortement stéréotypées qui présentent souvent des traits linguistiques archaïques ou grammaticalement forcés, et qui visent à la liaison, à la pompe, et à la scansion dramatique et rythmique du texte ; ces formules interviennent principalement lors des transitions narratives et des évé-

⁶ *gen.* 316–317 pour *Gn.* 8.13, cf. *Aen.* III.205–206 : *quarto terra die primum se attollere tandem / uisa aperire procul montis ac uoluere fumum.*

⁷ *gen.* 326 pour *Gn.* 8.20, cf. *Aen.* VII.68–70 : *praeterea, castis adolet dum altaria taedis / et iuxta genitorem adstat Lauinia uirgo, / uisa – nefas – longis comprehendere crinibus ignem.*

⁸ *Enn. ann.* VIII.299 et *Lucr.* I.24–25.

nements solennels ou sublimes ; dans l'*Heptateuchos*, on pourrait parler de «ponctuation épique».

Mais la conscience de cet apport très formel de l'épique dans les réécritures ne devrait pas nous amener à minorer la façon dont ces éléments verbaux tendent néanmoins à véhiculer une tonalité idéologique héroïque, à porter une vision du monde qui peut jurer plus ou moins avec le monde biblique qu'elles viennent illustrer.

2.1 Transitions

De manière emblématique on relève de nombreuses occurrences de l'utilisation de la transition *nec minus interea* qui par ailleurs, en dehors d'un emploi chez Stace et d'un autre chez Valerius Flaccus, est jusqu'à l'*Heptateuchos* une exclusivité virgilienne.⁹ Cette formule se range parmi la panoplie d'épicismes (*nec mora*, *ilicet ut*, *haec ubi* etc.) qui viennent substituer des expressions littéraires et métriquement conditionnées à la litanie de coordinations qui scandent le texte biblique d'origine.

2.2 Idéalisation, et dramatisation de l'exposition des circonstants de temps et de lieu

Dans le même ordre d'idées, on observe ainsi des procédés de dramatisation du passage du temps qui cherchent à incorporer l'action narrée à un grand drame cosmique :

Haec ubi disseruit, laetus paradisus in aula
instruitur, primique adspectat lumina solis¹⁰

Scandebat medium iam sol flagrantior axem¹¹

Tertia iamque die, cum sol candentior axe
fulgeret medio, totas dum contrahit umbras¹²

Il s'agit là d'une série d'emprunts à Virgile ou Ovide d'expressions emphatiques qui utilisent la course solaire comme jalon chronologique.

⁹ *gen.* 70, 293, 835, 1452, cf. *Aen.* I.633 ; VI.212 ; VII.572 ; XII.107, ainsi que *georg.* II.429 et III.311.

¹⁰ *gen.* 50–51 pour *Gn.* 2.8, cf. *Aen.* VI.255 : *ecce autem primi sub lumina solis et ortus*.

¹¹ *gen.* 596 pour *Gn.* 18.1, cf. *Aen.* 6,536 : *hac vice sermonum roseis Aurora quadrigis / iam medium aetherio cursu traiecerat axem*.

¹² *gen.* 745–746 pour *Gn.* 22.4, cf. *Ov. ars* III.723 : *iamque dies medius tenues contraxerat umbras*, et aussi *Ov. met.* III.143–144.

Relèvent aussi de cette poétique épique la louange du sang des princes, encodée dans des locutions comme *genus egregium*,¹³ ainsi que l'idéalisation des circonstants de lieu et la dramatisation de leur présentation comme dans l'expression très marquée syntaxiquement du vers suivant,

Est locus Assyriis, gemino qui cingitur amne¹⁴

avec *est locus* en tête de rubrique ; constatons en revanche que l'auteur a tenu à traduire du grec « Mésopotamie » par *gemino qui cingitur amne*, ce qui en l'occurrence sonne comme une glose scolaire, quand l'épopée, habituellement, n'hésite guère à faire cliqueter des noms propres chargés de leur plein potentiel d'exotisme.

Sont également fréquents les accents mis sur les grandes étapes du voyage (péripéties, arrivées et retours) avec le reprise de syntagmes comme *iter inceptum celerans*¹⁵ ou *gratur reduces*,¹⁶ ou encore la reprise d'un vers entier quasi à l'identique, avec en tout cas une structure rythmique et syntaxique identique :

atque ubi iam Phariae peruentum ad moenia terrae est¹⁷

2.3 Mérismes

Les exemples suivants présentent ce que Calvert Watkins, a nommé des *mérismes*,¹⁸

exigit ut dicta portent placitura parenti ;
quae sint, quae fuerint, quae mox uentura ferantur¹⁹

des expressions analytiques et emphatiques de la totalité : ce premier cas, avec l'expression *quae sint, quae fuerint, quae mox uentura trahantur*, est célèbre, qui vient de Virgile et d'Homère, et exprime l'omniscience en termes temporels ; le suivant

¹³ *gen.* 908–909 : *Illā tibi coniunx, moneo, de stirpe petatur / quae genus egregium nostro de sanguine ducit* pour *Gn.* 28.2, cf. *Aen.* VII.213 ; 556.

¹⁴ *gen.* 904, cf. *Aen.* I.530 ; III.163 ; VII.563 ; *Ov. pont.* III.2.45 ; *fast.* II.491 ; IV.337 ; *epist.* XVI.53 ; *met.* II.95 ; XIV.488, etc.

¹⁵ *gen.* 935 pour *Gn.* 29.1, cf. *Aen.* VIII.90 : *ergo iter inceptum celerant rumore secundo.*

¹⁶ *gen.* 1350, pour *Gn.* 42.29, qui montre Jacob accueillant ses fils de retour d'Égypte, cf. *Aen.* V.40–41 : *gratur reduces et gaza laetus agresti / excipit ac fessos opibus solatur amicis.*

¹⁷ *gen.* 1312 pour *Gn.* 42.5, cf. *Aen.* II.634 : *Atque ubi iam patriae peruentum ad limina sedis.*

¹⁸ Watkins (1995) 15 ; 43–47.

¹⁹ *gen.* 1418–1419 pour *Gn.* 45.9, cf. *Verg. georg.* IV.39 : *nouit namque omnia uates, / quae sint, quae fuerint, quae mox uentura trahantur*, et *Hom. Il.* I.68–70 : ἦτοι ὃ γ' ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔζετο· τοῖσι δ' ἀνέστη / Κάλχας Θεστορίδης οἰωνόπολων ὄχ' ἄριστος, / ὃς ἤδη τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα.

quant à lui désigne la totalité de la vie terrestre par les différentes espèces, «les hommes, le bétail, les oiseaux et les bêtes sauvages» :

Ius delere mihi mundi peccata nocentis,
fluctibus aequoreis totamque inuoluere terram,
humanumque genus uastis mersare fluentis
omnigenasque simul pecudes, quae laeta per agros
gramina detondent, celsis dum collibus errant.
Serpentes nex una premat uolucresque ferasque²⁰

et dans ce second cas l'emploi de cette figure du mérisme est doublée chez Cyprien par l'emploi d'un autre procédé poétique archaïque qu'il affectionne et qui est la composition «en anneau» : de mêmes termes sont ainsi redoublés, à l'ouverture et à la clôture d'un épisode dramatique ; ici, lors de la décision de détruire la Création, et une fois le fait accompli :

non uolucres leuibus suspendunt corpora pinnis,
nec fera celsi iugo deuitat marmora colle ;
omnia conduntur pelago, mors omnibus una est²¹

2.4 Parallélismes et antithèses

Il y aurait davantage à dire sur le réseau de correspondance entre Cyprien et Virgile dans ce dernier cas, mais notons principalement que l'énumération des êtres vivants n'est ici pas plus une division argumentative que l'expression *quae sint quae fuerint quae mox uentura* n'est une expression du «triple présent» augustinien ; et si l'on énonce cette évidence, c'est pour souligner le fait que le style épique use naturellement de procédés archaisants, dont beaucoup sont des procédés de répétition ou de balancements binaires qui constituent des ornements stylistiques sans valeur dialectique. C'est encore le cas pour les vers suivants :

ac postquam compressa fames dimotaque mensa est²²
atque ubi iam saturis amor est compressus edendi²³

²⁰ *gen.* 243–248, cf. *Verg. georg.* III, 242–244 : **Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque / et genus aequoreum, pecudes pictaeque uolucres,** / in furias ignemque ruunt : **amor omnibus idem,** pour *Gn.* 6.7.

²¹ *gen.* 290–292 pour *Gn.* 7.21–23, cf. *Aen.* V.615–616 : [...] *heu tot uada fessis et tantum superesse maris, uox omnibus una.*

²² *gen.* 884, pour *Gn.* 27.25.

²³ *gen.* 1400, pour *Gn.* 43.34. Pour les deux derniers vers cités, cf. *Aen.* I.216 : *postquam exempta fames epulis mensaeque remotae*, ainsi qu'*Aen.* VIII.84 : *postquam exempta fames et amor compressus edendi.*

Si l'on considère non pas le texte de Cyprien mais l'original virgilien d'*Aen.* VIII.184 *Fames et amor edendi* semblent ici des équivalents, avec une gradation hyperbolique si l'on veut, et le cas permet de voir la façon dont un exégète lit ordinairement ce type de figure : *nam iste amor edendi non edendo, sed continendo est comprimendus*, dit saint Augustin en commentant incidemment ce vers dans son *Contra Iulianum*.²⁴

Ainsi Augustin, avec ses réflexes dialectiques, prendra souvent une gémiation pour une antithèse ou un *distinguo*, quand un poète comme Cyprien y verra une expression chargée que son goût peut à l'occasion lui commander d'alléger. Le problème étant, dans une perspective herméneutique, que dans le cas du livre biblique de la Genèse, il est fort possible que le texte original hébreux relève davantage de cette poétique archaïque que de l'éloquence athénienne déployée par les exégètes.

Édouard Dhorme, dans son ouvrage *La poésie biblique* de 1931, relevait que «les premiers chapitres de la Genèse [...] ne sont que de la prose, mais de la prose d'ordre sublime.»²⁵ Or cette prose usait volontiers de procédés issus de la poésie orale, le plus important en poésie hébraïque étant le parallélisme, qui consistait à «[...] diviser chaque période en deux membres, le plus souvent égaux, qui se correspondait pour le sens et pour le son. Le premier membre de la période contenait un sentiment qui, dans le second, était amplifié ou relevé par un contraste [...].»²⁶

Enfin, il tentait d'expliquer la finalité du procédé :

L'âme est cadencée par le parallélisme, d'autant plus facilement qu'il existe au fond de nous-mêmes une tendance à répéter l'idée, l'image, l'émotion, soit en elles-mêmes, soit dans leurs répliques similaires ou contrastées.²⁷

Pour notre propos, qui concerne les interférences entre le langage et la pratique poétique d'une part, et le processus exégético-théologique d'autre part, il importe de retenir le fait que la langue poétique qui informe en partie la Genèse biblique, et en totalité notre paraphrase de Cyprien, est souvent fondée sur l'approximation, la répétition et l'analogie quand l'exégèse des Pères est principalement un processus dialectique qui se nourrit de clarté, d'antithèses et de divisions.

3 Le commentaire moralisant

Cette troisième catégorie présente des cas *a priori* plus inattendus que les ornements virgiliens déjà relevés : il s'agit d'utilisation, en commentaire du texte biblique,

²⁴ Aug. c. *Iulian.* IV.771.

²⁵ Dhorme (1931) 85.

²⁶ Dhorme (1931) 76.

²⁷ Dhorme (1931) 84–85.

d'écrits à contenu satirique ou moral.²⁸ Ce sont de plus les éléments qui se sont avérés les plus intéressants du point de vue de ce nous nommons aujourd'hui «intertextualité», c'est-à-dire qu'ils paraissent faire pleinement appel à la connaissance du contexte d'origine du fragment évoqué pour créer un phénomène polyphonique.

3.1 Lieux communs philosophiques

Pour débiter par des choses encore relativement convenues, notons les emprunts lucrétiens, avec d'abord le lieu commun qui euphémise la mort en l'assimilant au sommeil,

Nongentos igitur postquam complerat Adamus
ter denosque annos, sopitus morte quieuit²⁹

sopitus morte reprenant *leto sopitus* ; dans l'exemple suivant, on trouve une reprise de l'utilisation péjorative de la locution *delubra deum* pour désigner les temples des dieux païens qui marque une convergence rationaliste ponctuelle entre le discours du chrétien et celui du païen d'obédience épicurienne :

festinat paretque deo natosque precatur,
ut delubra deum rigido formata metallo
comminuant niueoque togas sub tegmine sumant.³⁰

3.2 Éléments satiriques

De manière plus étonnante relativement au contexte biblique, qui s'accommode bien d'une pincée de sagesse des nations, la réécriture de Cyprien fait régulièrement appel à des textes qui induisent un commentaire satirique de l'action narrée, comme dans le vers suivant :

soluitur in tremulos uultu crispante cachinnos³¹

²⁸ Il s'agit en l'occurrence de Juvénal, Perse et Horace auquel nous ne mentionnons pas les emprunts par souci de concision, ainsi que Lucrèce, dont la présence est forte dans les hypotextes.

²⁹ *gen.* 197–198 pour *Gn.* 5.5, cf. *Lucr.* III.904–905 : *tu quidem ut es leto sopitus, sic eris aevi / quod super est cunctis priuatus doloribus aegris* ; cf. aussi *Lucr.* III.1036–1038.

³⁰ *gen.* 1081–1083 pour *Gn.* 35.2, qui voit Jacob admonester les siens, cf. *Lucr.* V.306–308 *Denique non lapides quoque uinci cernis ab aeuo, / non altas turris ruere et putrescere saxa, / non delubra deum simulacraque fessa fatisci [...]* ? cf. aussi *Lucr.* V.1155–1158 et VI.68–78.

³¹ *gen.* 592 pour *Gn.* 17.17, cf. *Pers.* 3.86–87 : *His populus ridet, multumque torosa iuuentus / ingeminat tremulos naso crispante cachinnos.*

Cet emprunt à Perse, qui blâme dans l'original le rire idiot des sceptiques, vient ici interpréter l'incrédulité avec laquelle Abraham accueille la nouvelle de sa paternité tardive. Le fait remarquable ici est que Cyprien oppose cette lecture aux arguments autorisés : ainsi saint Paul (*rom.* 4, 19) juge qu'Abraham est ici admiratif et non sceptique, de même qu'Augustin. *Risus Abrahæ exultatio est gratulantis, non inrisio diffidentis*³² dit-il, et il semble ici que, chez l'apôtre comme chez le docteur, la théologie qui commande la louange d'Abraham guide l'exégèse d'une façon téléologique, car le texte biblique permet difficilement, pour dire le moins, de se prononcer d'une façon aussi nette.

Plus inattendue encore est l'utilisation fréquente de Juvénal,³³ comme dans l'exemple suivant :

Tobelum mox Sella parit, cui fondere riuos
aeris erat moris ferrumque incude subactum
diuersis formare modis stridente camino³⁴

Le texte du satiriste ici vient blâmer de manière implicite, par la reprise d'éléments presque musicaux (*diuersis modis*) qui connotent la vanité de l'agitation des hommes, l'impiété industrielle de la descendance de Caïn. D'une manière analogue, dans les deux exemples suivants,

quem dudum acceptum semiuir Pharaonis habebat,
auratas solitus mensas onerare tyranni
lancibus et strepitu magnæ gaudere culinae

Vertice trina meo uisus gestare canistra
regificis dapibus lautoque impleta paratu³⁵

la cible implicite de l'ironie est le luxe, supposé dissolu par nature, de la cour du Pharaon où évolue Joseph, à travers la critique convenue des raffinements de la table ; ces deux accusations de cupidité et de gourmandise, ne sont, au mieux, guère explicites dans le texte biblique et comptent parmi les adjonctions remarquables au matériel biblique d'un texte qui s'en permet fort peu.

32 Aug. *ciu.* 16.26.2.

33 Pour les modalités et le détail des emprunts à Juvénal, voir De Gianni (2015).

34 *gen.* 188–190 pour *Gn.* 4.2, cf. Iuv. 14.116–117, où est dénoncée la façon dont l'avare accroît ses richesses : *sed crescunt quocumque modo, maioraque fiunt / incude assidua, semperque ardente camino*, et Iuv. 10.61–63, qui est une vitupération sur la vanité de la puissance : *Iam strident ignes, iam follibus atque caminis / ardet adoratum caput et crepat ingens / Seianus [...]*.

35 Respectivement, *gen.* 1172–1174 pour *Gn.* 37.36 et *gen.* 1236–1237 pour *Gn.* 40.16. Les deux extraits se rapportent au même passage de la satire 14, cf. Iuv. 14.10–14 : [...] *cum septimus annus / transierit puerum, nondum omni dente renato, / barbatus licet admoueas mille inde magistros, / hinc totidem, cupiet lauto cenare paratu / semper et a magna non degenerare culina*, et plus loin en Iuv. 14.18–20 : *An saeuire docet Rutilus, qui gaudet acerbo plagarum strepitu et nullam Sirena flagellis comparat [...]* ?

3.3 Satire et intertextualité

L'exemple suivant présente un rapport intertextuel d'autant plus convainquant qu'il dépasse la stricte correspondance formelle ; il s'agit du vers 1200, relatif au verset 39.14 de la Genèse, qui tente de caractériser la réaction de l'épouse de Putiphar lorsque Joseph refuse ses avances :

femina proclamat uiresque a crimine sumit
Iuv. VI.284 – 285
[...] nihil est audacius
illis deprensus : **iram atque animos a crimine sumunt.**

Certes, *uiresque a crimine sumit* trouve son modèle dans *animos a crimine sumunt*, mais c'est en remontant de quelques vers dans le texte de Juvénal, en VI.268 – 271, que l'on trouve des termes qui constituent aisément une glose du comportement de l'épouse de Putiphar :

Iuv. VI.268 – 271
Semper habet lites alternaque iurgia lectus
in quo nupta iacet ; minimum dormitur in illo.
Tum grauis illa uiro, tunc orba tigride peior,
cum simulat gemitus occulti conscia facti

Le rapport intertextuel n'est pas ici rapport esthétique ou narratif, mais un rapport argumentatif.

On peut ainsi considérer que les satires 6 et 14 de Juvénal sont des intertextes de plein droit, quand la plupart des autres sources poétiques sont souvent moins et parfois plus que cela : ainsi l'*Énéide* en particulier n'est pas tant un intertexte qu'une matrice poétique qui opère à toutes les échelles, de l'*elocutio* à la vision générale du monde, mais rarement en faisant appel à une référence textuelle précise.

3.4 La «tendance moralisante»

Pour conclure cette rubrique, il faut dire un mot de la «tendance moralisante» de l'auteur de l'*Heptateuchos*, remarquée par de nombreux critiques : il abrège en effet fortement, par exemple, des chapitres entiers de la seconde partie de la Genèse, quand les réalités évoquées (le commerce, les coutumes matrimoniales, les mœurs politiques tribales, la physiologie féminine) peuvent échapper à certaines convenances ; pour autant, il ne semble pas nécessaire d'associer comme cela a été fait parfois, cette tendance à une forme d'ascétisme : pour toute une série de raisons dont la moindre n'est pas son usage sensualiste du langage, Cyprien paraît moins attentif à la Loi qu'aux convenances, à une forme de *decus* littéraire, et sa morale nous semble ainsi moins ascétique que mondaine.

En témoigne sa réécriture du verset 7, 2, qui voit dans la Genèse Noé sommé d'embarquer dans son arche une certaine quantité d'animaux purs, et une moindre quantité d'animaux impurs³⁶ : dans sa paraphrase, à *grex immundus* est opposé *pecudes mites*, le «doux bétail» avec une épithète typiquement virgilienne et de valeur strictement pathétique ; sans scrupule apparent il oppose ainsi à une catégorie théologique légale un caractérisant affectif. Incidemment, cela contribue à produire une acclimatation, une *interpretatio christiana* de l'Ancien Testament, mais l'on peut y voir un manque d'intérêt pour la loi difficilement conciliable avec une sensibilité ascétique.

4 La caractérisation poétique : «merveilleux» et style subjectif-empathique³⁷

Voyons à présent ce qui relève de la caractérisation poétique, laquelle passe en premier lieu par les épithètes, justement, épithètes souvent topiques, qui constituent donc un fonds commun qu'il peut être difficile de rapporter à tel ou tel auteur, et qui découragent vite la recherche de sources. Cyprien se conforme en cela encore aux canons virgiliens, avec une prédilection pour la caractérisation affective et morale ; on peut grossièrement partager les nombreuses épithètes utilisées entre celles dites «de nature» (les plumes sont légères, la conjointe est fidèle, et l'araire recourbé) et celles plus directement pathétiques comme *mitis Abelus* ou *molle pecus*.

4.1 Prodiges et merveilles

Mais outre cette caractérisation quelque peu automatique, voyons quel type d'ornement privilégie Cyprien dans ses emprunts :

Quarta die generat solis cum lampade lunam,
et stellas tremulo radiantibus lumine fingit

Namque uidebatur roseum sibi cernere solem
coniunctamque simul tremulo cum lumine lunam³⁸

³⁶ *gen.* 266–269 pour *Gn.* 7.2 : *claudē simul pecudes omni de germine mites / septenis paribus, immundo de grege bina / esse sines tecum* [...].

³⁷ Nous empruntons la notion de style «subjectif» ou «empathique» à Otis (1967) 41–96.

³⁸ Respectivement, *gen.* 15–16 pour *Gn.* 1.14–17, et *gen.* 1141–1142 pour *Gn.* 37.9 (rêve d'élection de Joseph), cf. *Aen.* VII.8–9 : *Aspirant aerae in noctem nec candida cursus / luna negat, splendet tremulo sub lumine pontus*.

En premier lieu il faut mentionner le goût pour le chatolement lumineux³⁹ qu'il partage avec la poésie de l'époque, et qui, pour stéréotypé qu'il soit, n'est pas dénué d'implications affectives et même théologiques⁴⁰ ; il peut faire preuve par ailleurs d'une relative audace, conforme néanmoins à la tendance alexandriniste tardo-antique, en usant volontiers d'images hardies à la limite de l'*adynaton* :

et uolucres uaria suspendunt corpora pinna
non uolucres leuibus suspendunt corpora pinnis⁴¹

Ces deux vers entrent dans un nouveau cas de construction en anneau, entre la Création et la destruction par le Déluge, cette fois : *plus d'oiseaux pour suspendre leur corps à leurs plumes légères*. Dans le même registre, une image pathétique,

Cumque recurrentis fulgerent septima solis
lumina, dimittit pinna plaudente uolucrum⁴²

avec cet oiseau qui « applaudit de l'aile » (littéralement, « la plume battante »), qui, quoiqu'avec une variation syntaxique, emprunte les termes d'une scène de nature oraculaire issue de l'*Iliade* via l'épopée virgilienne.⁴³

Aux vers 293–294, un emprunt inspiré assimile l'arche ballottée par les eaux du Déluge à Camille filant sur le champ de bataille à la faveur d'un *simile* virgilien :

Nec minus interea tumidum suspensa per aequor,
arca fluens clausum munibat pendula uatem⁴⁴

Au vers 147, pour achever ce petit catalogue, on trouve enfin une antithèse violente pour décrire la réaction de Caïn à la préférence exprimée par le Seigneur :

quod propter gelida Cain incanduit ira⁴⁵

39 Sur les modalités et les causes de cette tendance de la poésie tardo-antique, voir Roberts (1989).

40 Voir à ce sujet l'étude sur la poésie de Prudence de Gosserez (2001).

41 Respectivement *gen.* 20 et 290, pour *Gn.* 1.21 et 7.21–23, cf. *Ov. met.* XI.339–341 : [...] *miseratus Apollo, cum se Daedalion saxo misisset ab alto, fecit auem et subitis pendentem sustulit alis.*

42 *gen.* 306–307 pour *Gn.* 8.10, cf. *Aen.* V.513–514 : *iam uacuo laetam caelo speculatus, et alis / plaudentem nigra figit sub nube columbam* ; cf. aussi *Ov. met.* 14,507.

43 *Hom. Il.* 23.875–881.

44 Pour *Gn.* 7.18, cf. *Aen.* VII.808–811 : *illa uel intactae segetis per summa uolaret / gramina nec teneras cursu laeisset aristas, / uel mare per medium fluctu suspensa tumentis / ferret iter celeris nec tingeret aequore plantas* ; cf. également *Cypr. Gall. Ios.* 49 (*Jos.* 2.10) : *ut mare per medium fluctu suspensa tumentis.*

45 Pour *Gn.* 4.5, cf. pour le verbe *incandescere*, qui ne connaît par ailleurs que des emplois poétiques, *Verg. georg.* III.478–479 : *Hic quondam morbo caeli miseranda coorta est / tempestas totoque autumnis incanduit aestu.*

Caïn ici « s'enflamme d'une colère glacée », et si le verbe est un vocable poétique usité par Virgile et d'autres, l'oxymore semble bien originale.

4.2 Pathos

Dans l'ensemble, si l'on se reporte au style biblique et à sa sécheresse en terme de caractérisation, la poésie de *l'Heptateuchos* nous expose à une abondance de sentimentalité, illustrée aux vers 593 et 620 par la reprise de cette image, que Virgile emprunte encore à Homère, et qui présente des personnages «roulant des pensées/ un état de fait dans leur cœur/esprit», et porte une emphase sur la vie intérieure et les perceptions affectives :

dum tacitus secum promissa ingentia uoluit
dum timet et tacito uoluit sub pectore culpam⁴⁶

Dans le même ordre d'idées, Cyprien agrmente ainsi son récit biblique de mille notations empathiques : des scènes aimables, avec un vieillard qui prend le frais,

magnificusque senex frigus captabat in umbra⁴⁷

des vocables hypocoristiques,

sed memor eloquiis cari genitoris adhaere⁴⁸

ou des tableaux plus tristes, comme aux vers 1147–1149, qui représentent Joseph en cavalier solitaire avec des termes empruntés à la lamentable histoire de Nisus et Euryale :

Illicet excedunt iuuenes, gregibusque paternis
disquirunt laetas per florea gramina ualles ;
ad quos missus abit dumisque silentibus errat⁴⁹

Sur le pôle opposé de l'aversion, le poème peut donner à voir des images horribles comme cette tête arrachée,

⁴⁶ Respectivement *gen.* 593 et 620, cf. *Aen.* I.305 : *At pius Aeneas, per noctem plurima uoluens*, *Aen.* 4.533 : *sic adeo insistit secumque ita corde uolutat* ; *Aen.* VII.254 : *et ueteris Fauni uoluit sub pectore* sortem.

⁴⁷ *gen.* 597 pour *Gn.* 18.1, cf. *Verg. ecl.* 1.51–52 : *Fortunate senex ! Hic inter flumina nota / et fontis sacros frigus captabis opacum.*

⁴⁸ *gen.* 903 pour *Gn.* 28.1, cf. pour *cari genitoris* *Aen.* I.677 ; II.560 ; VI.108.

⁴⁹ Pour *Gn.* 37.12–14, cf. *Aen.* IX.393 : [...] *simul et uestigia retro obseruata legit dumisque silentibus errat.*

mactandum duro testatur mox fore ferro
 auulsumque caput figendum in stipite celso⁵⁰

et même la reprise de la métalepse virgilienne *horrendum dictu* dans un songe du Pharaon :

ecce uidet spicas fecundo e germine septem,
 atque alias tenues et farris semine cassas
 (horrendum dictu !) grauidas ceu mandere fruges⁵¹

4.3 Implications idéologiques

La multiplication de ce type de détails porte implicitement une valorisation de la figure humaine, de la vie intérieure avec ses fluctuations émotionnelles, qui n'est là encore pas ascétique, et d'autre part crée un climat de pitié qui n'est pas de la *Genèse*.

Par ailleurs, les broderies bucoliques, comme d'ailleurs les amplifications épiques, suggèrent de leur côté une valorisation du monde, à rebours des tendances gnostiques qui guettent naturellement les gens cultivés qui tendent à surestimer la valeur de la connaissance : on pense ici à la jeunesse manichéenne de saint Augustin, par exemple, comme au récit de la Chute que donne Cyprien, où la théorie du péché originel en particulier est remarquablement absente, et où la tentation est comprise comme une aspiration certes illégitime mais compréhensible aux lumières de l'omniscience divine, aspiration qui n'est pas explicitement condamnée par le texte.⁵²

5 Parallèles mythico-épiques

Dans cette dernière catégorie, nous avons voulu rassembler des cas où les événements du récit biblique étaient amplifiés par des parallèles issus du fond mythico-épique gréco-romain ; ce processus d'interpénétration des imaginaires païens et bibliques ne se signale pas toujours par des correspondances formelles strictes, et relève même souvent de l'implicite.

⁵⁰ *gen.* 1240–1241 pour *Gn.* 40.19, cf. *Ov. met.* III.725–727 : « *Adspice, mater !* », *ait. Visis ululavit Agaue / collaque iactauit mouitque per aera crinem / auulsumque caput digitis complexa cruentis*, et *Aen.* II.557–558, avec cette vision du cadavre du grand Priam : [...] *iacet ingens litore truncus / auulsumque umeris caput et sine nomine corpus*.

⁵¹ *gen.* 1255–1257 pour *Gn.* 41.5–6, cf. *Aen.* IV.435–454 : *uidit, turicremis cum dona imponeret aris / (horrendum dictu), latices nigrescere sacros*, et aussi *Aen.* VIII.565.

⁵² Voir Cutino (2016).

5.1 Stéréotypie dramatique

Ainsi, il pourrait y avoir dans notre réécriture biblique une forme d'analogie intentionnelle et filée entre la figure de Caïn et celle de Turnus ; voici les éléments du dossier, avec tout d'abord la caractérisation initiale de Caïn :

ast alius curuo terram uertebat aratro⁵³

Chez Virgile, le vers est une évocation posthume du «vieux Galésus», pacifique cultivateur qui tombe le premier lors de la guerre contre les Rutules, alors qu'il tente en vain de négocier la paix ; la figure associe ainsi des traits de l'un comme de l'autre des frères, la condition de Caïn et la vertu comme le destin d'Abel. Plus tard, Caïn est sur le point d'assassiner son frère,

atque ubi deprensus deserto in gramine uidit⁵⁴

et Cyprien reprend alors les termes d'un reproche adressé à Turnus par l'un de ses hommes, qui est de rester dans l'inaction quand son camp est en pleine débâcle. Enfin, Caïn est condamné par le Seigneur :

nam modo quae maduit germani sanguine terra
inuiso maledicta tibi commissa negabit⁵⁵

Ici est évoqué l'épisode qui voit Turnus aller au devant de sa fin, à travers l'image commune de la terre imbibée de sang. On trouve par ailleurs, de façon symétrique, deux fois l'épithète *pius* pour qualifier Abel dans les vers précédents, alors qu'il n'est pas si courant chez Cyprien (4 autres occurrences sur les 1500 vers du *liber geneleos*), ce qui renforce le réseau d'analogies. Pourtant, la comparaison ne fonctionne pas très bien, avec ses inversions et ses jeux de miroir, et on peut simplement dire sans s'avancer que la fable d'Abel et Caïn a appelé sous la plume du paraphraste des vers consacrés à Turnus ; tout cela n'a pas la belle clarté théorique d'une «imitation analogique».

⁵³ gen. 140 pour Gn. 4.2, cf. Aen. VII.539 : [...] et **terram** centum **uertebat aratris**.

⁵⁴ gen. 154 pour Gn. 4.8, cf. Aen. XII.664 : [...] Tu currum **deserto in gramine** uersas.

⁵⁵ gen. 162–163 pour Gn. 4.11–12, cf. Aen. XII.689–692 : [...] *disiecta per agmina Turnus / sic urbis ruit ad muros, ubi plurima fuso / sanguine terra madet striduntque hastilibus auras, / significatque manu et magno simul incipit ore.*

5.2 Motifs mythico-épiques

Ces motifs ne sont souvent présents qu'à l'état d'harmoniques, si bien qu'il est parfois difficile de savoir si on les imagine, si l'on fait violence au texte, ou s'ils s'inscrivent dans une intention littéraire. Passons quelques exemples en revue :

Aux vers 120–121 se trouve une analogie attendue entre les conséquences agricoles de la Chute et les mythes de type Déméter-Perséphone :

Nam tibi triticeae surget pro germine messis
carduus et spinis multum paliurus acutis⁵⁶

Au vers 324, on lit évocation du cheval de Troie qui l'assimile à l'Arche :

*laxat claustra senex reddens noua semina terrae*⁵⁷

Laxat claustra senex pour *laxat claustra Sinon* : le contenu de l'Arche envoyé commencer la terre est donc comparé aux Grecs lancés dans le sac de Troie. C'est assez étonnant ; une fois encore, on en ferait bien une « imitation contrastive », mais on ne saurait quel sens attribuer au contraste ; peut-être s'agit-il d'une analogie matérielle et visuelle entre deux massifs artefacts de bois, voire un phénomène de langage, une simple réminiscence du syntagme *laxat claustra* au moment de rédiger cette partie de la paraphrase.

Au vers 365 encore, un exemple intéressant, qui par ses sources évoque d'une part la gaieté et le dynamisme de Carthage sous le règne de Didon au livre 1 de l'*Énéide*, et d'autre part le cynisme cruel de Turnus tandis qu'il achève un adversaire à terre :

*dumque operi instantes certatim moenia condunt*⁵⁸

Ces allusions viennent caractériser d'une manière prophétique et douce-amère la série de fondation de cités qui débouche sur l'épisode de Babel. Cela dit, les éléments textuels communs sont de faible ampleur ici, et il n'est pas, là encore, assuré que ce vers soit censé être lu comme une charade de ce type.

⁵⁶ Pour Gn. 3.18, cf. Verg. ecl. 5.38–39 : *pro molli viola, pro purpurea narcisso* / *carduos et spinis surgit paliurus acutis*.

⁵⁷ Pour Gn. 8.17–19, cf. Aen. II.252–254 : [...] *fatisque deum defensu iniquis* / *inclusos utero Danaos et pinea furtim* / *laxat claustra Sinon* [...].

⁵⁸ Le vers fait figure d'*abreuatio* pour le chapitre 10 de la Genèse dans son ensemble, cf. Aen. I.503–504 : *talīs erat Dido, talem se laeta ferebat* / *per medios, instans operi regnisque futuris*, et Aen. XII.359–361 : *En agros et quam bello, Troiane, petisti*, / *Hesperiam metire iacens : haec praemia qui me ferro ausi temptare ferunt, sic moenia condunt*.

Le dernier exemple, en revanche, présente l'analogie, claire et filée celle-là, entre les pérégrinations de la lignée Abrahamique et celles des Troyens en Italie, avec les promesses d'*imperium* afférentes :

namque pater iussus terram lustrare tuendo,
 flammeus e celsis quam sol utrumque recurrens
 aspicit aut gemini despectant usque triones
 promissam generi tanto genitore creando
 cuius qui numerum gestit comprehendere fatu,
 stellarum citius turbas uel dicet harenae
 quas pelagus dubio nonnumquam litore nudat.⁵⁹

Cette assimilation, elle, est visible un peu partout dans le *liber geneleos*, et c'était manifestement une similitude qui paraissait évidente à un lettré comme Cyprien.

5.3 Religio

Voyons enfin le vers 81 qui décrit les dénégations initiales d'Ève tentée par le serpent :

Illa negat uetitosque timet contingere ramos⁶⁰

La clausule virgilienne *contingere ramos* mentionnée en note n'est guère ici qu'une notation pathétique, et à l'origine une évocation pittoresque de l'âge tendre ; mais voyons à présent un extrait des *Fastes* :

Ov. *fast.* IV.747–755

Siue sacro paui, sediue sub arbore sacra,
 pabulaque e bustis inscia carpsit ouis ;
 si nemus intraui uetitum, nostrisue fugatae
 sunt oculis nymphae semicaperque deus ;
 si mea falx ramo lucum spoliauit opaco,
 unde data est aegrae fiscina frondis oui,
 da ueniam culpae [...]

En harmonie totale avec le récit de la Chute de l'*Heptateuchos*, ce texte nous montre dans quelle mesure, au-delà des jeux de pistes érudits, une fable comme celle de l'arbre mystique pouvait être assimilée par le romain cultivé à quelque chose de

⁵⁹ *gen.* 463–466, pour *Gn.* 13.14–15, cf. *Aen.* VII.98–101 : *externi venient generi, qui sanguine nostrum / nomen in astra ferant quorumque a stirpe nepotes / omnia sub pedibus, qua Sol utrumque recurrens / aspicit Oceanum, uertique regique uidebunt.* Cf. aussi *Cypr. Gall. exod.* 1004, pour *Ex.* 23.22.

⁶⁰ Pour *Gn.* 3.2–3.3, cf. *Verg. ecl.* 8.39 : *iam fragilis poteram ab terra contingere ramos.*

connu ; c'est là comme une définition de ce qu'un romain entendait par le mot *religio*, une appréhension inquiète et scrupuleuse des manifestations comme des pouvoirs latents de l'invisible.

Conclusions

1 Composition poétique et modalités paraphrastiques

Dans la méthode d'utilisation des sources, il n'y a pas de procédés systématiques (le même *colon* peut servir parfois deux buts ou situations opposés dans la réécriture), et sur un plan formel on observe une forte tendance à la réécriture des fragments sollicités plutôt qu'à la suture ; par ailleurs, pas de pratique cohérente où toutes les références seraient faites pour être identifiées, avec un beau système symétrique d'imitations contrastives et analogiques. Ce qui frappe en revanche, c'est que Cyprien semble chercher toujours dans la bible, non un éclaircissement doctrinal, mais une compréhension personnelle souvent axée sur la représentation visuelle.

Par ailleurs, ses associations d'idée et sa conception des « scènes bibliques » paraissent souvent de première main, sans qu'il s'attache jamais à invoquer telle référence philosophique ou telle exégèse autorisée ; le texte engage néanmoins un dialogue entre la bible et la culture classique, dans un processus qui relève de l'« édification » théorisée par Herzog,⁶¹ c'est-à-dire la recherche d'une intériorisation et d'une amplification du message et de la fable biblique.

2 Caractérisation idéologique

Il ressort de toute cette ornementation poétique néo-classique une atmosphère, des tendances à la fois religieuses et psychologiques : un anthropomorphisme divin et cosmique, la forme de relativisme que donne souvent toute culture un peu étendue, une valorisation du monde phénoménal, une valorisation aussi de la pitié qui s'exprime par ailleurs d'une façon plus théorique à travers le thème de la justice de Dieu (Il est de mon droit – *Ius mihi* – de détruire les péchés d'un monde mauvais, dit le Seigneur pour annoncer le déluge tout en le justifiant).

3 Une théologie de poète

D'un point de vue herméneutique enfin, on sent parfois poindre une attitude presque désinvolte envers le texte biblique : les exemples suivants présentent ainsi des

⁶¹ Herzog (1975) 140 – 145.

clausules parenthétiques qui ressemblent à des sautes d'attention, et qui viennent poindre au moment, sans doute laborieux, du travail du poète sur la réécriture des notices généalogiques :

inde senex functus nongentos transit in annos,
quinquies et denos, ut legis formula cauit.

haec ubi cognouit genitor, data munera sumens
respirat patria festinus cedere terra
Aegyptumque petit, Arabum quae iungitur aruis,
educens iuuenes patrio moderamine quinque
septies et denos, Genesis ut formula cauit.⁶²

Vt legis (genesis) formula cauit : «comme le stipule la lettre de la Loi (ou de la Genèse)».

Ces phrases produisent, dans la continuité de la lecture, un effet étrange ; d'autant plus étrange que, on l'a dit, Cyprien est un auteur par ailleurs totalement invisible dans l'énonciation de l'Heptateuchos.

[...] ipsi (les Donatistes sc.) prius exegerint ut ecclesiae causa **non forensibus formulis, sed magis diuinarum scripturarum testimoniis** ageretur [...]⁶³

Nous portons, hors contexte, cette citation d'Augustin à l'appui de la connotation péjorative que l'on peut entendre dans le mot *formula*, avec son suffixe diminutif, et de fait sont opposés ici la «petite forme» de la loi humaine aux grands «témoignages» des Écritures divines.

Chez Cyprien ainsi, ce type de suspension apparente du scrupule religieux dans le rapport au texte rappelle l'attitude de saint Jérôme, qui tient en théorie pour la mystique de l'*ordo uerborum*, mais dans les faits, cite de manière inconstante le texte biblique et n'attache pas le même scrupule de traducteur à tous les passages de l'Écriture ; il apparaît que le christianisme des Pères a toléré une forme de non-chalance dans l'approche herméneutique, qui suppose une conception de la sacralité textuelle fondée sur une acceptation du caractère « littéraire », c'est-à-dire partiellement arbitraire et contingent, du contenu du Livre saint.

Plus généralement, Cyprien nous apparaît comme d'une sensibilité «conciliatrice»,⁶⁴ (typiquement, dans sa paraphrase de Gn 1.1 il dit *principio dominus caelum terramque locauit* au lieu de *creauit*, comme pour ne pas se prononcer sur la question délicate de la préexistence de la matière) ; sensibilité conciliatrice qui est un trait marquant du stoïcisme syncrétique des intellectuels de la Rome classique, et qui prédispose à voir le nouveau comme analogue, et l'exotique comme semblable.

⁶² Respectivement *gen.* 361–362 et 1433–1437, pour *Gn.* 9.29 et 46.22–28.

⁶³ Aug. *Coll. Don.* 3.2.51.

⁶⁴ Nous empruntons le terme à Boyancé (1972) 255.

Cette constatation d'une similitude de sensibilité intellectuelle a appelé un rapprochement avec la célèbre théorie des «trois théologies»⁶⁵ de Varron, cette distinction entre une théologie civile, une théologie «fabuleuse», et une théologie naturelle dans les termes de saint Augustin ; une théologie qui vienne des juristes, des poètes ou des philosophes autrement dit.

Le texte suivant tiré du livre VI de la *Cité de Dieu*, est un extrait de la discussion de cette théorie par saint Augustin :

[...] cum memoratus auctor (Varron sc.) ciuilem theologian a fabulosa et naturali tertiam quandam sui generis distinguere conaretur, magis eam ex utraque temperatam quam ab utraque separatam intellegi uoluit. Ait enim ea, quae scribunt poetae, minus esse quam ut populi sequi debeant ; quae autem philosophi, plus quam ut ea uulgum scrutari expediat. « Quae sic abhorrent, inquit, ut tamen ex utroque genere ad ciuiles rationes adsumpta sint non pauca. Quare quae erunt communia cum propriis, una cum ciuilibus scribemus ; e quibus maior societas debet esse nobis cum philosophis quam cum poetis ». Non ergo nulla cum poetis. Et tamen alio loco dicit de generationibus deorum magis ad poetas quam ad physicos fuisse populos inclinatos. Hic enim dixit quid fieri debeat, ibi quid fiat. Physicos dixit utilitatis causa scripsisse, poetas delectationis. Ac per hoc ea, quae a poetis conscripta populi sequi non debent, crimina sunt deorum, quae tamen delectant et populos et deos. Delectationis enim causa, sicut dicit, scribunt poetae, non utilitatis ; ea tamen scribunt, quae dii expetant, populi exhibeant.⁶⁶

Nous ne nous arrêtons pas sur le détail du débat, où Varron, en bon romain, promeut la théologie civile, en tenant, en tant que lettré, à reconnaître les apports substantiels des deux autres, quand Augustin veut abattre tout l'édifice, souillé à ses yeux par les proverbiaux mensonges des poètes, dont il se méfie d'autant plus qu'il y est naturellement sensible.

Le problème que pose l'existence de cette théorie n'est donc pas, pour Augustin, sans doute, l'éventuelle prééminence de l'une des trois théologies par oppositions aux deux autres ; mais plutôt le fait qu'elle laisse entendre qu'il puisse y avoir plusieurs sources légitimes et concurrentes pour expliquer et répercuter la parole de Dieu.

Ainsi, s'il prend la peine d'attaquer la vieille division de Varron, cela semble indiquer la persistance en son temps, y compris au sein même d'un milieu scolaire contextuel auquel il est probable qu'il faille rattacher Cyprien, du relativisme dénoté par cette théorie ; certains, forts de leur culture, de leur relative ignorance en théologie, et de leur habitude de la manipulation des textes, pouvaient être tentés d'approcher la Bible avec leur sensibilité propre et par suite, d'y chercher leurs propres lumières ; ce qu'Augustin, aux prises avec les conséquences politiques d'une forme de dispersion théologique, tenait probablement à prévenir.

⁶⁵ Voir à ce sujet Boyancé (1972).

⁶⁶ Aug. *ciu.* VI.6.

Bibliographie

- Bazil (2009): Martin Bazil, *Centones Christiani: métamorphoses d'une forme intertextuelle dans la poésie latine chrétienne de l'Antiquité tardive*, Institut d'Études Augustiniennes, Paris.
- Boyancé (1972): Pierre Boyancé, « Sur la théologie de Varron » in: Id., *Études sur la religion romaine*, École française de Rome, Rome, 253–282.
- Cutino (2016): Michele Cutino, « Per un inquadramento dell'*Heptateuchos* di » Cipriano Gallo «: cronologia relativa e finalità compositive », in: « *Studium in Libris* », *Mélanges en l'honneur de Jean-Louis Charlet*, éd. G. Herbert de la Portbarré-Viard & A. Stoeher-Monjou, Collection des Études Augustiniennes, Paris, 103–123.
- De Gianni (2015): Donato De Gianni, « La presenza di Giovenale nel poema dell'*Heptateuchos* » in: *Bolletino di studi latini* 45, fasc. 1, Napoli – Catania, 39–63.
- Dhorme (1931): Édouard Dhorme, *La poésie biblique*, Paris.
- Gosserez (2001): Laurence Gosserez, *Poésie de lumière, une lecture de Prudence*, Bibliothèque d'Études Classiques n° 23, Louvain-Paris.
- Herzog (1975): Reinhart Herzog, *Die Bibelepik der lateinischen Spätantike: Formgeschichte einer erbaulichen Gattung*, Fink, München.
- Otis (1967): Brooks Otis, *Vergil: A Study in Civilized Poetry*, Clarendon Press, Oxford.
- Peiper (1891): Cypriani Galli Poetae *Heptateuchos*, recensuit et commentario critico instruxit Rudolfus Peiper, *CSEL* 23, Vindobonae.
- Roberts (1989): Michael Roberts, *The Jeweled Style: Poetry and Poetics in Late Antiquity*, Cornell University Press, Ithaca.
- Roberts (1985): Michael Roberts, *Biblical Epic and Rhetorical Paraphrase in Late Antiquity*, Cairns, Liverpool.
- Watkins (1995): Calvert Watkins, *How to Kill a Dragon, Aspects of Indo-European Poetics*, Oxford University Press, New York.